

---

## Discours du citoyen Dumas, président de la société populaire d'Uzès, prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794)

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Discours du citoyen Dumas, président de la société populaire d'Uzès, prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794). In: Tome LXXXV - du 26 pluviôse au 12 ventôse an II (14 février au 2 mars 1794 ) pp. 482-484;

[https://www.persee.fr/doc/arcpa\\_0000-0000\\_1964\\_num\\_85\\_1\\_32605\\_t1\\_0482\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1964_num_85_1_32605_t1_0482_0000_3)

---

Fichier pdf généré le 15/05/2023

de la liberté étoit élevée sur le socle, en forme de montagne.

Le cortège, arrivé en cette place, une salve de canons a été tirée : le buste et l'urne de Marat ont été posés sur l'autel, et alors le président de la société a prononcé l'éloge funèbre de l'ami du peuple, avec cette véhémence et cette naïveté qui le caractérisent, et qui a reçu les plus vifs applaudissemens.

Le discours fini, le citoyen Ausan, président du district, l'a remplacé; et après avoir enflammé les cœurs du saint amour de la patrie, a fait prêter le serment républicain, qui a été répété avec les acclamations de Vive la Montagne, vive la République et les sans-culottes.

Le citoyen Maignon, maire d'Uzès, lui a succédé, et a retracé par un discours le devoir des Républicains, en les prémunissant contre toutes les suggestions perfides des ennemis de la patrie; les discours finis, le président de la société a allumé un bûcher où ont été jetés les quatre mannequins et quelques vieux parchemins, reste de l'exécrable féodalité, pour y être dévorés par les flammes, et pendant ce feu de joie, attisé par la haine implacable de ce reste odieux, ont été chantées différentes hymnes patriotiques, préparées pour la fête; et pendant cet intervalle, des salves de canons réitérées ont annoncé la joie et l'enthousiasme du peuple.

Ces monstruosité consumées, leurs cendres ont été jetées au vent, afin de faire perdre, jusques au dernier souvenir, leur vestiges impurs.

Et le cortège dans le même ordre, toujours chantant des hymnes à la liberté, s'est rendu par un autre chemin, dans la salle de la société, où la séance a été continuée; et le citoyen Basclot, ayant demandé la parole, a monté à la tribune, et a entretenu l'assemblée des vertus de l'ami du peuple, et des persécutions qu'il avoit éprouvées de la part d'une faction qui avoit juré la ruine totale de la République.

Le citoyen Fabre lui ayant succédé, a également prononcé un discours rempli d'énergie, et a fait lecture des vers faits par le citoyen François, de la commune de Sanilhac, dédiés à la société, pour la fête de Marat.

Ensuite la citoyenne Suzanne Portal, âgée de dix-huit ans ou environ, a monté aussi à la tribune où elle a peint sa joie, ses vœux et ses désirs, par un discours vraiment patriotique et digne de l'esprit de républicanisme qui la caractérise depuis la révolution.

Le citoyen Gilly, adjudant général, chef de brigade, l'un des députés de la société populaire de Remoulin, a demandé la parole et a également prononcé un discours qui lui a mérité les applaudissemens de la société.

L'assemblée, animée des sentimens qu'ont manifestés les différents orateurs, a délibéré à l'unanimité, et avec applaudissement, l'impression de leurs discours, des vers, et du présent procès-verbal, pour être envoyés à la Convention nationale, aux Jacobins et autres sociétés populaires qui nous sont affiliées; aux différents corps administratifs et judiciaires qui ont assisté à la fête, au comité de surveillance et d'exemption, ainsi qu'à toutes les communes du ressort du district, avec invitation d'en donner connoissance à tous leurs concitoyens, pour les engager, au nom du salut public, de s'élever à la hauteur de la

Révolution, et de démasquer tous les ennemis de la chose publique : la séance a été terminée par des chants d'allégresse et levée à six heures du soir.

[Discours prononcé sur l'Autel de la Patrie par le c<sup>n</sup> Dumas]

Citoyens,

Marat n'est plus, vous le savez ! Marat, l'intrépide défenseur de la Liberté, Marat, notre ami, notre père, est précipité dans la tombe ! une main scélérate, poussée par l'aristocratie royaliste, fédéraliste, fanatique, tranche le fil de sa vie ! une nouvelle Judith, plus astucieuse encore que la première, une vraie Normande, trouve enfin accès auprès du général de la Montagne et le poignarde ; ah ! furie vomie par les enfers ! tu avois sucé sans doute en naissant le lait de quelque tigresse ; l'Océan en courroux t'avoit laissée sur ses bords pour venir assassiner celui qui ne vivoit que pour la patrie ! le coup que tu lui as porté a percé le cœur de tous les vrais républicains.

Oui, citoyens, je crois n'être ici que l'écho de vos sentimens ; cependant comme l'ami du peuple ne meurt point, le génie de Marat plane encore sur notre atmosphère ; c'est en son nom que je vais vous entretenir quelques instans, non de lui, il a rempli sa tâche, il est mort pour la Patrie ; voilà en deux mots son oraison funèbre, mais de nous qui commençons à peine notre carrière.

C'est ton ombre, oh ! Marat, que j'invoque : inspire-moi ; que ta belle ame pénètre la mienne ! que tes mânes fassent entendre à tous mes concitoyens que l'homme naît, qu'il doit vivre et mourir pour la Patrie ! ils ne parleront pas en vain : tes frères, dans un respectueux silence, croient entendre encore cette voix puissante qui déconcerta tant de fois et fit pâlir ses tyrans, qui démasqua et fit trembler les faux amis du peuple : Nous naissons et vivons pour la Patrie. Ah ! Citoyens, que ces idées consolantes peuvent faire du bien à l'espèce humaine ! car quel fond de morale ne renferment-elles pas ! et que de maux n'eussions-nous pas évité, si chaque individu les eût sérieusement réfléchies ! Car naître et vivre pour la Patrie, c'est imiter la nature, qui, dans sa marche constante et invariable, atteint sûrement son but ; c'est naître pour une fin déterminée et remplir sa tâche civique sans jamais dévier ; c'est aimer son semblable, si vous aimez mieux ses égaux, et en même tems vouer une haine éternelle à tous ceux qui oppriment ou trompent les hommes : tel était Marat, et tels sont et seront les vrais sans-culottes.

Nous naissons et vivons pour la patrie. Malheureux donc le mortel qui ignore ou méconnoît la Patrie qui l'a vu naître ! il eût dû voir le jour, non sous le beau ciel où règne l'égalité, mais dans ces régions d'Antropophages où le fort dévore le foible : s'il eût dévoré, il eût peut-être été dévoré à son tour.

Nous naissons et vivons pour la patrie. Ce n'est donc pas pour vous, seuls insensibles et froids égoïstes, que vous occupez une place sur le sol républicain ! Vous avez des devoirs sociaux à remplir, et ils sont pour vous les premiers de tous.

Nous naissons et vivons pour la patrie : ce n'est donc pas pour vous, pour vous seuls, hom-

mes riches, durs et orgueilleux, que vous existez ! Vous avez peut-être pensé que vous étiez d'une nature différente; qu'à vous seuls appartenoi'ent non-seulement les richesses; mais la prétention tyrannique d'écraser l'homme indigent: vous nous avez méprisé, avili; votre luxe insolent a insulté à notre misère; vous nous avez cru vos esclaves et traités comme tels; mais je vous appelle maintenant au tribunal de la raison, sous le niveau de l'Égalité: venez-y abjurer vos fausses idées et toutes vos chimériques prétentions, en convenant que le citoyen doit naître et vivre pour la patrie.

Quant à toi, vil aristocrate, qui emprunte le masque du patriotisme pour nous faire entendre que tu ne regrettes pas l'ancien régime, tes intentions percent, ton ame se décele malgré tes grimaces. Apprends qu'il en est du singe du patriote comme du singe du savant; la disparité est frappante. Mais viens au tribunal de la raison, tu verras qu'on abandonne souvent la réalité pour courir après l'ombre, et qu'on poursuit avec les pieds, ce qu'on laisse échapper des mains: un exemple frappant est sous tes yeux, c'est celui de tes semblables; qu'il te serve au moins de leçon ! Vois le rôle brillant que jouent tous ces forcenés qui, fuyant leur mère patrie, errent aujourd'hui de contrée en contrée pour nous susciter des ennemis: la honte et le désespoir les accompagnent, et par-tout la mort les poursuit. Jette ensuite tes regards sur les cités jadis célèbres, devenues le noyau, le rendez-vous des modérés, des fédéralistes, des fanatiques, des prétendus honnêtes-gens; en un mot de toute la cabale aristocratique: elles ne sont plus, tu le sais. C'est ainsi que périra quiconque aura la témérité de ne pas vivre pour la Patrie.

Ces exemples t'effrayent sans doute, et tu renoncerais à demander tout l'ancien régime; je t'entends! tu voudrais l'ancien régime mitigé; tu me fais pitié, approche de plus près le flambeau de la raison, prends ton télescope et considère les hommes que tu regrettes; rois ou prêtres, ils ne valent pas mieux les uns que les autres.

En premier lieu, l'homme appelé roi, en quelque endroit qu'il existe, et qu'on devroit appeler par-tout tyran, ennemi de l'espèce humaine, sans avoir des dimensions gigantesques, n'en dévore pas moins chaque jour la nourriture de plusieurs milliers d'individus. Peuple français! tu peux parler par expérience: celui que tu avois, eût dissipé en un moment et ton industrie, et tes économies, et ta fortune, sans dire jamais c'est assez. Peuple cultivateur, c'est toi sur-tout qu'on mettoit au pressoir: envain la nature répandoit dans ton champ les trésors de l'abondance et te faisoit sourire dans l'espoir que tu serois payé de tes peines; tu travaillois, mais ce n'étoit pas pour toi, le fruit de tes sueurs alloit se perdre dans un gouffre, et chaque jour une pauvreté plus extrême succédoit à celle pour laquelle tu gémissois la veille. Mais rassurons-nous et n'en parlons plus: la pensée seule de roi doit fatiguer toute âme républicaine: heureusement cet être nuisible n'est plus; nous en avons fait justice: puissent ses semblables recevoir une pareille leçon! et puisse le monde entier, n'être bientôt plus qu'un Peuple d'amis et de frères, l'aristocratie dût-elle en crever de dépit!

Tout iroit au mieux, Citoyens, si le tyran,

dont la tête est tombée sous la hache de la vindicte nationale, eût été le seul fléau de l'espèce humaine. Gardons-nous de le croire; l'arbre empoisonné est abattu, mais ses racines subsistent, et le ramifient, pour ainsi dire, à l'infini; faisons connoître du moins les plus apparentes, celles des préjugés religieux.

Le tems, dont la main invisible et sourde minant les cours orgueilleuses, frappera bientôt, nous devons l'espérer, les préjugés qui ont si long-tems obscurci la raison humaine; mais en attendant ce moment si désiré du sage, citons encore au tribunal de la raison ces imposteurs qui, depuis plusieurs siècles, ont abusé de la crédulité de l'ignorance, et dont ils avoient établi le règne et vécu aux dépens du Peuple, en lui faisant entendre qu'ils étoient les intermédiaires entre la Divinité et l'homme, les interprètes de ce dernier, des médiateurs; en un mot, des anges tutélaires. Que nous répondroient-ils, si nous leur demandions: avez-vous cru sérieusement ce que vous vouliez faire croire aux autres? Les principes de morale à part, ils seroient anéantis devant l'homme libre, devant celui qui marche le flambeau de la raison à la main: faites attention, citoyens, que ces charlatans n'ont pas été assez gauches que de vouloir persuader des opinions extravagantes sans les entremêler de quelque bon sens. Quoi qu'il en soit, la morale n'a pas besoin d'être habillée en comédienne par des prêtres qui l'avoient faite dure, acariâtre, fastueuse, intéressée, avaricieuse. Elle est pure et simple, elle parle un langage uniforme à toutes les nations, elle est intelligible pour tous les sensibles, elle n'est point environnée d'ombres de mystères, comme on l'avoit entourée de ministres astucieux; elle est gravée dans tous les cœurs en caractères ineffaçables; tout homme vertueux en est le prêtre, les erreurs et les vices sont ses victimes, l'Univers est son temple et l'Être Suprême la seule Divinité qu'elle encense. Oui, la morale est la seule religion nécessaire à l'homme: il est religieux dès qu'il est raisonnable, il est vertueux dès qu'il se rend utile à la société, c'est-à-dire, lorsqu'il vit pour la Patrie.

Mais vivre sans prêtres, dit l'homme crédule et abusé si long-tems par la superstition religieuse, quelle cruelle extrémité! A ses clameurs hyperboliques, on croiroit que tout est perdu, que l'Univers va se dissoudre, que tout enfin va rentrer dans le néant; pauvre ignorant, viens au tribunal de la raison, rends-toi assidument à son temple, et éclairé par son flambeau lumineux, tu détesteras le premier les êtres malfaisans que tu regrettes.

Car, je vous le demande, Citoyens, avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons adorer l'Être Suprême? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons aimer nos semblables? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons obéir aux lois? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons remplir les devoirs de notre état? avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons être fidèles dans nos promesses? et finalement avions-nous besoin de prêtres pour savoir que nous devons faire du bien à tout le monde et que nous ne devons faire du mal à personne? principes invariables

de la religion naturelle que la nature grave dans le cœur de tous les humains.

Mais où m'emporte mon patriotisme ! le règne des mensonges a passé, les prestiges de l'erreur et de la royauté ne nous fascineront plus les yeux; nous connoissons les droits de l'homme, et nous savons distinguer nos bienfaiteurs d'avec nos tyrans; jurons-leur, à ces monstres qui ne vivent que pour le malheur des Peuples, une haine implacable; frappons la tête des scélérats qui conspirent pour rétablir leur trône de sang; formons entre nous le faisceau de l'union, ce faisceau redoutable qui porte la terreur et la mort parmi les ennemis du genre-humain; c'est à nous, c'est aux sociétés populaires, sentimentelles vigilantes de la révolution, d'entourer l'arche constitutionnel qui doit assurer la liberté à tous les Peuples de l'Univers; serrons-nous, creusons de plus en plus les retranchemens que nous avons établi sur la Montagne sacrée; défendons-y toujours la cause de l'homme opprimé; de celui qui gémit dans les fers; ne voyons que la Patrie et défendons-la avec l'énergie de l'homme républicain; soyons toujours à la hauteur de la Révolution; enfin montrons-nous des hommes libres, et comme le législateur immortel versons, s'il le faut, notre sang pour assurer le triomphe de la République. —

[Discours du c<sup>n</sup> Ausan, présid. du district]

Citoyens,

La mort d'un martyr de la Liberté n'abat point le courage des hommes libres: elle réveille leur énergie, enflamme leur âme et les acharne davantage contre les tyrans. Peuple, envisage Marat; c'étoit ton meilleur ami: il est mort pour la patrie: non, il ne mourra jamais, il vivra parmi nous, il vivra parmi les générations futures.

Peuple! la présence de ce grand homme, de cet homme calomnié, poursuivi par les satellites du despotisme, te rappelle tes devoirs; ils sont grands sans doute. Tu viens de triompher de tes ennemis, tu dois à présent consolider la Liberté sur les cadavres fumans des ennemis de la patrie; vaincre les tyrans coalisés contre ton indépendance, les punir de leurs crimes, précipiter dans l'abîme les ennemis du genre-humain, rendre la liberté au monde, et assurer à tous les peuples réunis une paix durable, jurée sur les tombeaux des rois.

Plus de rois, voilà le cri des François: une République, une et indivisible; voilà leur serment.

Un accord avec tous les peuples de la terre; voilà leurs désirs.

Peuple, c'est devant ton meilleur ami, c'est à la face du ciel que tu vas renouveler l'engagement solennel de poursuivre à jamais les tyrans et la tyrannie.

Un serment n'est rien pour un lâche; mais celui qui, élevé à la hauteur de l'homme, sent profondément la dignité de son être, qui, connoissant le prix de la liberté, les droits imprescriptibles de la nature, se rallie autour de la patrie en danger; celui-là meurt, mais n'enfreint pas son serment.

Citoyens, s'il étoit quelqu'un parmi vous qui

eût la lâcheté d'oublier le serment qu'il va prêter, de méconnoître les droits du peuple, de le trahir, et qui, dans des circonstances périlleuses, ne préférera pas la mort à une honteuse capitulation, la place de celui-là, c'est l'échafaud.

Citoyens,

Vous jurez de maintenir la Liberté et l'Égalité, l'unité et l'indivisibilité de la République, la sûreté des personnes et des propriétés, la Constitution décrétée par la Convention nationale, et acceptée par le Peuple français, ou de mourir en les défendant. Vous jurez guerre éternelle aux rois et à la royauté, aux aristocrates, et aux fédéralistes; à tous les ennemis du genre-humain.

[Discours du c<sup>n</sup> Maignon, maire]

Citoyens,

Qu'il est doux pour les Patriotes de témoigner leur reconnaissance à Marat, l'ami des vrais républicains! la Convention a perdu en lui un de ses plus dignes membres, et le Peuple un de ses plus zélés défenseurs. Son ame pure brûla constamment du saint amour de la Patrie, son courage balança long-tems l'influence du génie de la trahison: tous ses efforts ne tendoient qu'à combattre la cause des tyrans: son ambition étoit de conduire le Peuple françois au plus éminent degré de gloire et du bonheur, lorsqu'il fut traîtreusement assassiné par l'infâme Cordé, qui lui plongea le poignard dans le bain. Marat est mort! mais il existera dans le cœur des bons citoyens: les services qu'il a rendus à la Patrie ne seront point oubliés; sa mémoire sera toujours honorée par ceux qui désirent sincèrement de voir consolider le gouvernement républicain. Partisans du vertueux Marat, suivez ses maximes, et vous saurez distinguer le vrai d'avec le faux patriote! Avant sa mort, la République étoit entourée d'abysses par les projets perfides des conspirateurs de tout genre; aujourd'hui elle triomphe: eh bien! c'est à présent qu'il est plus difficile de connoître les vrais ou faux amis de la liberté et de l'égalité.

Les ennemis de la Patrie prennent toute sorte de masques: tantôt ils argumentent en faveur du modérantisme, tantôt ils outrent le principe, en se servant d'un exagéré patriotisme. Nous devons nous méfier de ceux qui se colorent ainsi, car ils sont aristocrates, fédéralistes ou royalistes; croyez qu'ils peuvent encore être assez nombreux pour corrompre dans ces contrées l'opinion, en endormant les uns sur les vrais dangers de la patrie, et exaspérant les autres contre les meilleurs citoyens.

Les intrigants qui veulent des places ou des profits, se mettent de la partie, et ceux-là ne sont pas les moins dangereux: soyons en garde contre eux tous: craignons tous les excès, mais sur-tout celui du modérantisme; unissons-nous aux vrais républicains pour les extirper tout-à-fait, en même tems que nous opposerons une barrière insurmontable aux intrigants et aux faux patriotes. Pour les juger aisément, faisons-nous ces questions: qu'étoient-ils avant le 10 août? qu'étoient leur ton et leur conduite pendant la fermentation du fédéralisme? quelles étoient avant la Révolution leur moralité et leurs moyens d'existence? ces questions éclair-